

L'ODEUR

I

Lorsqu'il comprit qu'on le suspectait, il se décida enfin à parler du mystère des disparus. Complètement hébété, il s'était rendu à la convocation de la police sans même envisager qu'il pouvait être soupçonné : Gautier était son ami, son frère plutôt, et son inexplicable disparition l'avait considérablement affligé, d'autant plus que le corps était toujours introuvable. On avait d'abord pensé à une fugue. Mais une fugue sans motif ? Gautier était une personne équilibrée, avec une vie sentimentale heureuse, et une réussite sociale qui en irritait plus d'un. Les grandes angoisses de ses contemporains, telles que la mort, la finalité de ce monde, le temps qui passe, l'injustice sociale et autres fadaïses, disait-il, il les avait peu à peu chassées de son esprit afin de vivre en parfait égoïste, mais un égoïste charmant qu'on pouvait fréquenter avec plaisir.

Alors ?

Alors les policiers avaient envisagé l'éventualité d'un enlèvement. Certains parlaient même d'une possible dissolution du corps dans une cuve d'acide ou de chaux vive. Et c'est pourquoi il s'était retrouvé, en tant que familier de Gautier, sur la liste des suspects. Il était grand temps de sortir de sa léthargie pour expliquer à ces messieurs ce qu'il savait. Mais c'était tellement effarant !... Allaient-ils le croire ?

II

- « Bien... Je vais tout vous dire... »

Il baissa la tête pour ne pas voir la lueur de triomphe s'allumer dans les yeux de l'inspecteur qui l'interrogeait depuis trois bonnes heures.

- « Mais je vous préviens : après, vous me conduirez tout droit dans un hôpital psychiatrique ! ... Pourquoi ?... Parce que cette histoire est si démente que celui qui la raconte peut passer pour un dangereux détraqué qu'il faut vite enfermer ! Telle a été ma réaction à moi, au début, lorsque Gautier a commencé à me parler de ceux qu'il appelait « les disparus ». Je l'ai d'abord envoyé paître, si vous voyez ce que je veux dire, en lui disant qu'il était complètement timbré... Et pourtant, je l'ai écoutée jusqu'au bout, sa salade, en me disant qu'il était tout, sauf dingo. Ce que j'ai entendu, inspecteur, c'est stupéfiant ! Jamais de ma vie, je n'ai... Pardon ?...

Que j'arrête mes considérations fumeuses ?... Mais... Oui, c'est vrai, vous avez raison : elles ne présentent aucun intérêt... Bon. D'accord. Je vais commencer par le commencement. J'espère que vous avez du temps, parce que ça risque d'être long !... Parfait. Si vous êtes là pour ça, pour m'écouter, alors...

C'est un soir que Gautier a sonné à ma porte, un mercredi soir, ce qui m'a étonné parce que nous n'avions fixé aucun rendez-vous. Et avec lui, les rencontres imprévues, cela n'existait pas. Un type très organisé... Donc, j'ouvre, et qu'est-ce que je vois ? Un Gautier méconnaissable, d'une pâleur... cadavérique. Excusez-moi d'employer ce qualificatif qui fait cliché, mais c'était bien ça : un cadavre était devant moi, un cadavre vivant, avec des yeux exorbités de terreur, comme si j'étais un spectre. Tout d'abord, il a été incapable de répondre à mes questions ; aucun son ne sortait de sa bouche malgré ses efforts. Alors, j'ai cessé de l'interroger, je l'ai laissé allongé sur mon divan, je lui ai servi une bonne rasade de whisky, et j'ai attendu... Combien de temps ?... Oh ! longtemps ! Enfin, je veux dire que ça m'a paru long... Peut-être, qu'à lui, au contraire... Vous me direz, cela avait un petit côté comique : lui, sur le divan, et moi, assis à côté sur une chaise, attendant qu'il puisse exsuder ce qu'il avait en lui et qui l'asphyxiait littéralement,... Eh bien oui ! j'ai pensé à ce moment-là que je jouais au psy avec un client particulièrement difficile. Et j'ignorais encore ce qu'il... Comment ?... Plus vite ?... Il faudrait savoir ce que vous voulez, inspecteur ! Vous m'avez bien dit que vous aviez du temps et que... Bon... J'y viens... Donc, quand il a pu enfin s'exprimer, ça été comme un déversoir d'orage : il ne s'arrêtait pas de parler, et moi, je n'arrivais pas à l'interrompre. Il faut dire que ce qu'il racontait était tellement inconcevable que, au début du moins, c'était moi qui était devenu muet !... Voilà. Je vais essayer de vous relater le plus exactement possible ce qu'il a eu le courage de m'avouer, le mercredi 12 janvier 2001, vers 22 heures. »

III

Ce fut en effet ce soir-là que Gautier avait sonné à sa porte. L'hiver sévissait encore, et la température ne devait guère dépasser le zéro ; ajoutez à cela un vent réfrigérant qui se déversait en torrent dans l'avenue Lemaistre de Sancy. Il ne s'était donc pas inquiété devant la pâleur et l'air hébété de son ami : sans doute, les effets du temps particulièrement odieux qui sévissait depuis bientôt un mois dans la région. Par contre, il s'étonna de son silence lorsqu'il lui demanda pourquoi il ne l'avait pas informé de sa visite tardive. En examinant plus attentivement son visage, il

s'aperçut de l'effroi qui déformait ses traits.

- « Mais, l'interrompit brutalement l'inspecteur, vous m'avez déjà raconté ça ! Vous n'allez pas recommencer, non ! » Les redites de son interlocuteur (qui devenait de plus en plus son suspect) l'agaçaient au plus haut point ; elles pouvaient bien être destinées à occulter quelque fait inavouable. Et puis, même s'il n'en avait pas conscience, il était de plus en plus impatient de connaître ce qu'avait pu lui révéler ce Gautier dont on ne retrouvait aucune trace... Tiens ! Un "disparu" en quelque sorte ! « Alors, vous l'avez couché sur le divan, vous lui avez donné du whisky, et vous avez, avec plus ou moins de patience, vous avez attendu qu'il veuille bien parler. Et après ? »

- « Après ?... Eh bien, c'est à ce moment-là qu'il m'a tout avoué.

- Tout avoué ? Mais qu'est-ce qu'il a avoué ?

- L'histoire des disparus.

- Je vous demande pour la dernière fois de me dire, avec toute la précision indispensable, ce que vous a appris votre ami sur ce que vous appelez "les disparus" !

- Mais, monsieur l'inspecteur, ce n'est pas moi qui les appelle...

- Allez ! Allez ! Pas de laïus ! Racontez ! Et n'oubliez pas que vous êtes un suspect possible, oui, fort possible, même !

- Moi ? Suspect !... Mais je...

- Silence !

- Que dois-je faire ? Il faut que je parle ou que je me taise ?

- Ne faites pas le malin ! Vous savez très bien ce que je vous demande. Alors, vous avez intérêt à vous décider, sinon je vous défère immédiatement au juge d'instruction ! Compris ?

- Compris.

- Je vous écoute.

IV

« Jean, m'a-t-il dit quand il eut récupéré suffisamment de forces pour pouvoir parler, Jean, ce que je vais te rapporter te semblera d'abord inimaginable, et tu penseras que je suis bon pour l'hôpital psychiatrique.

- Va toujours, mon coco ! Tu sais que je raffole des histoires de fou. J'espère que celle-ci sera hilarante !

Je le voyais tellement déprimé que j'essayais de le dérider, mais il resta de marbre.

- Je ne plaisante pas. Attends-toi à entendre des choses incroyables, monstrueuses !

- Quel fameux préambule ! J'avoue que tu as l'art d'allécher ton auditoire ! Je souhaite que la suite soit aussi captivante ! Je t'écoute.

- Ça commence de façon très banale. Ce matin-là, il y a environ deux mois, j'attendais le bus pour me rendre chez un encadreur de la rue Boucher de Crèveœur de Perthes afin qu'il s'occupe d'un tableau acheté la veille chez un brocanteur du cours Huygens.

- Tiens donc ! Et que représentait-il, ce tableau ? »

Et là, un blanc ! La réponse tardait à venir. Visiblement, il hésitait à me confier son petit secret. Mais il finit par se décider :

- Une femme, une femme merveilleuse, avec une robe blanche mise en valeur par une longue ceinture noire, avec un chapeau, également blanc, et une ombrelle.

- Blanche aussi, je suppose !

- Eh bien non ! Le peintre n'a pas cédé à la facilité. L'ombrelle a des motifs d'un beau vert Véronèse qui se confondent avec les frondaisons de l'arrière plan. Et la femme, qui semble apercevoir quelque chose, ou quelqu'un, au loin, tourne la tête vers la droite, dévoilant au regard de celui qui l'admire un ruban rouge noué dans ses cheveux bruns.

- Quelle fougue !... Tu es devenu amoureux du modèle, ma parole ! Tu sais, ta description me remet en mémoire un tableau de Renoir, « Lise à l'ombrelle ». C'est peut-être une copie...

- Tu me la montreras. Sans être un expert, je m'y connais un peu.

- Je ne l'ai plus.

Il rougit. C'était évident : il mentait. Mais pourquoi donc ? Je décidai, pour ne pas trop le gêner, d'infléchir le cours de la conversation et de revenir au sujet essentiel.

- Quel rapport entre ce tableau et les "choses incroyables, monstrueuses" que tu m'as annoncées ? Je suppose que tu n'es pas resté toute la matinée à attendre ton bus !

- C'était bizarre ! J'étais seul à l'arrêt, la rue était déserte, aucune voiture ne passait. Et un silence... Comme si le temps s'était arrêté. Et puis...

- Et puis ?

- Et puis, j'ai senti l'odeur, une odeur à la fois douce et pénétrante, une odeur qui n'existe pas ici...

- Ici ?

- Oui, ici, sur terre, dans notre monde

Il parlait lentement, avec une douceur dans la voix que je ne lui connaissais pas. Il m'agaçait, mais je compris quand même qu'il me fallait abandonner le ton persifleur pour l'écouter avec attention et sympathie : c'était mon ami.

- Peut-être le parfum d'une femme qui passait...

- Je t'ai dit que j'étais seul, que la rue était déserte... Et puis...

- Et puis ?

- Et puis...

Il ressemblait à un suicidé qui, au bord d'une falaise, hésite avant de plonger dans le vide.

- Et puis, il y a eu sa voix.

- Quelle voix ?

- Mais sa voix ! À elle ! À la femme ?

- Quelle femme ? Tu viens de me dire que tu étais seul, que la rue était déserte !

- Oui. J'étais seul, la rue était déserte, et j'ai entendu la voix.

J'étais à deux doigts de le traiter de fou. Je me souvins à temps, fort heureusement, qu'il m'avait prévenu : j'allais le prendre pour un aliéné. Je me mordis la langue, et me décidai à entrer dans son jeu.

- Donc, la femme du tableau te parlait...

Le regard qu'il me jeta me fit croire, un très court instant, que c'était moi, le dément.

- Pas la femme du tableau ! L'autre... La vraie...

- La vraie ?

- Oui, le modèle.

Cette fois, j'étais convaincu : la cervelle de mon pauvre ami était vraiment très atteinte.

- Le modèle ?... Et tu crois que c'est possible ?

- J'étais comme toi : au début, je n'ai pas voulu la croire. Mais elle m'a tout expliqué. Elle se trouvait par hasard chez le brocanteur quand j'avais acheté son tableau. Elle disait que ce tableau était à elle, et non à celui qui l'achetait, puisqu'il la représentait, elle, et non l'acquéreur.

Elle avait raison, n'est-ce pas ? À qui appartient notre reflet dans la glace ? Elle m'avait suivi pour voir ce que j'allais en faire, et puis, m'avoua-t-elle, un peu aussi parce que je lui plaisais : je lui rappelais le peintre qui, un beau jour de mai... Enfin, ça, c'est leur histoire.

- Ce n'était donc pas une copie de Renoir ?
- Non. C'est un original d'un inconnu, et qui le restera, sauf pour elle.
- Mais tu as bavardé, comme ça, avec une femme invisible ? Car je suppose que tu ne l'as voyais pas ?
- Évidemment !
- On a dû te prendre vraiment pour...

Et vlan ! Le mot interdit. Mais il n'avait pas l'air d'en être affecté, et il me répondit calmement :

- Pour un fou ? ... Par qui ? J'étais seul... avec elle, bien sûr !
- Comment est-ce possible ?
- Elle me l'a expliqué, ça aussi. Elle m'a fait entrer, pour très peu de temps, cela va sans dire, dans l'Autre Monde.
- L'autre monde ? Qu'est-ce que c'est encore que cette loufoquerie ?
- Ce n'est pas une loufoquerie ! C'est là où vivent les disparus... Non, pas : vivent... les disparus ne vivent plus... Ils post-vivent.
- Et où ça ? Au ciel ?
- Pas du tout ! Ils sont ici. Parmi nous. À côté de nous.
- Et on ne les voit pas ?... Et on ne les entend pas ?... Et on ne les sent pas ?
- Ça dépend. J'avais bien senti le parfum de l'inconnue du tableau ! Et elle m'a parlé !
- Pourquoi elle, et pas les autres ?
- C'est toute une histoire...
- Eh bien, raconte la moi ! Tu sais bien que j'adore le histoires à dormir debout !

Il parut froissé par ma remarque, mais il ne m'en relata pas moins la conversation qu'il avait eue avec la belle invisible qui sentait si bon. Je remarquai que ses joues, si pâles quand il était arrivé, avaient quelque peu rosé, et qu'il s'exprimait maintenant avec aisance et une certaine volubilité. J'en conclus que le whisky pouvait avoir parfois des effets bénéfiques.

- Oui, mon cher. Tu as devant toi le seul humain qui est entré en relation avec les disparus de l'Autre Monde... et ceci grâce à elle... Son nom ? Mais les disparus n'ont plus de nom !... On n'a plus besoin de les nommer... Pourquoi ?... Parce qu'ils sont tous... comment dire ?... je vais employer une notion informatique... ils sont en "réseau" entre eux. Ce sont à la fois des individus, et des communautés. Leurs pensées, leurs actes sont en même temps individuels et collectifs... C'est merveilleux ! Plus de conflit, comme nous en connaissons dans notre monde, entre l'Un et les Autres, puisqu'ils constituent la même entité !... Qui sont ces disparus ?... Non. Ce ne sont pas des morts... Évidemment, nous avons bien du mal à comprendre cela, nous, les 'préhumains'... c'est ainsi qu'il nous appellent. Ils disent que nous ne sommes pas encore complètement formés, et qu'ils sont envoyés... enfin, que certains d'entre eux sont envoyés pour nous conseiller, pour nous orienter vers plus de perfection. Naturellement, nous n'en faisons qu'à notre tête, et c'est peut-être pour cela que tout va si mal sur cette Terre !... Oui... Tu disais ?... Si ce ne sont pas des morts, qui sont-ils ?... Tu penses bien que je lui ai immédiatement posé cette question ! Et voilà ce qu'elle m'a révélé, en toute franchise :

VI

- Mais non ! Nous ne sommes pas ce que vous appelez, vous, les vivants, des morts. Notre corps n'est pas en train de pourrir au fond d'un trou : il a disparu ; on l'a, pour ainsi dire, volatilisé, et nos proches, un jour, n'ont rien retrouvé. Ce qui a permis aux journaux de titrer triomphalement : « Disparition mystérieuse à... ». La police s'est intéressé à nous un certain temps, puis a fermé les dossiers en apposant sur les avis de recherche le mot magique : « Fugue ». Cela nous amusait – et nous amuse encore - nous, les disparus qui sommes parmi vous, tout près de vous, témoins de votre petite existence, de vos espérances et de vos désillusions !... Pardon ?... Absolument pas ! Aucun de vous n'a jamais pris conscience de notre présence ici, sur terre. Seules, peut-être, les religions qui évoquent les anges gardiens ont entrevu quelque peu... et encore ! Par contre, des êtres beaucoup plus intelligents que vous... Allons, ne vous vexez pas ! Mais il vous faut admettre que les chiens ont plus de connaissances que vous en ce qui concerne l'Autre Monde !... Mais si ! Vous êtes vous seulement demandé pourquoi un chien, soudain, se plantait sur ses quatre pattes en refusant d'avancer, et ceci malgré vos injonctions, et parfois même vos coups ? C'est qu'il vient de nous voir et refuse de passer à travers... j'allais dire : notre corps, mais nous n'en avons plus !... à travers notre... disons : notre essence. Et il ouvre sa gueule en grondant légèrement. Vous prenez cela pour une menace, et vous vous dites : « Vraiment ! Ce chien est timbré ! Il grogne, et il n'y a rien ! » C'est vous qui ne voyez rien, même

pas que votre chien, en montrant ses **dents**, **se moque** de vous, il rit avec nous de votre stupidité, et de votre suffisance.

VII

- Oui, je l'admets : elle n'était peut-être pas très charitable. Mais il faut avouer qu'elle avait parfois raison, et que ses critiques... non... que ses observations nous concernant me parurent assez justes.

- Mais qui donc choisit ceux qui vont disparaître ? Dieu ?

- Ça, elle a été incapable de me le dire. Elle n'a jamais vu Dieu. Elle pense qu'Il s'occupe plutôt des morts. Les disparus, eux, ils doivent se débrouiller tout seuls !

- Et quel est leur rôle ? Pourquoi sont-ils ici, parmi nous ? Comment est-il possible que toi tu sois entré en communication avec un... enfin, avec une disparue, alors que le reste de l'humanité ignore leur existence ?

Il rougit un peu, preuve, s'il en fallait une, d'une certaine modestie.

- C'est que... je pense... du moins, elle me l'a laissé entendre... qu'elle avait éprouvé un certain... sentiment à mon égard lorsqu'elle m'avait vu chez le brocanteur.

- Ah ! Parce que les disparus éprouvent les mêmes sentiments que les pauvres humains vivants ?

- Il me semble que oui,... d'après ma petite expérience.

- Mais à quoi servent-ils enfin ? Je vais peut-être te choquer, mais j'aimerais bien savoir quelle est leur utilité pour nous ?

- Cela dépend : il existe deux sortes de disparus. Elle, elle fait partie des "éprouvés", c'est à dire de ceux qui ont un peu fauté lors de leur vie, et qui sont ici pour se faire pardonner en aidant les hommes de leurs conseils.

- Et ta...dulcinée avait commis quelques péchés ?

- Oh ! qui étaient bien véniels ! Elle avait parfois, quand l'occasion s'était présentée, trompé son mari.

- En effet ! Pas de quoi être damné ! Et je constate que son petit "défaut" perdure avec toi !

- Mais non ! C'est faux ! Elle me conseille afin que je m'améliore, c'est tout ! En tout

bien tout honneur !

- C'est évident... d'autant plus qu'elle n'a plus de corps ! Passons... Et la deuxième catégorie ?
- La deuxième catégorie ?
- Oui. Tu me parles des "éprouvés". Et les autres ?
- Ah ! les autres... Voilà ce qu'elle m'en a dit :

VIII

- Les autres ? On les appelle les "réprouvés". À vrai dire, on ne les appelle plus. On ne s'occupe plus d'eux. On les laisse face à... Vous savez, c'est très difficile de vous faire comprendre ça, à vous, les vivants !... Comment ?... Pas du tout, ce n'est pas une question de sottise, mais vous ignorez cette situation : être confronté pour l'éternité, je dis bien : pour l'éternité, à tous les crimes et délits que vous avez commis durant votre vie !... Je vais essayer d'être claire... Nous, les "éprouvés", on nous a fait disparaître pour que venions vous aider, pour faire le bien, en quelque sorte. Mais eux, les "réprouvés", on les a fait disparaître pour qu'ils paient ce qu'il ont fait de mal... Eh non ! Vous ne pouvez pas entrer en contact avec eux, ils sont indécélables : pas d'odeur, pas de bruit et, surtout, pas de message à communiquer aux humains. Ils sont parmi vous, comme nous, mais eux, ils ont vraiment disparu, ils ne sont là que pour souffrir, que pour regretter leurs méfaits passés, méfaits ignorés de tous durant leur vie terrestre, mais qui les attendent patiemment pour les tourmenter, et ceci pour l'éternité... Non. Pas de pardon. Je n'en ai jamais entendu parler. Et qui peut pardonner ? Dieu ? Il est trop occupé avec les morts pour s'occuper de nous ! Et puis, en vérité, faut-il pardonner ?

- Tu vois, c'est dur !

- En effet ! Mais, dis-moi, quelle a été son action à ton égard ? Parce que, si j'ai bien compris, cette belle disparue devait t'aider, n'est-ce pas ?
- Mais mon cher, son action a été une bonne action : grâce aux conseils qu'elle m'a prodigués, j'ai pu éviter des injustices, des lâchetés et, même, certaines cruautés.
- Bon. Tout cela me paraît fort satisfaisant, et je ne comprends pas, mais pas du tout, pourquoi tu étais dans cet état déplorable quand tu es arrivé tout à l'heure !

IX

- Alors, monsieur l'inspecteur, les quelques couleurs que lui avait données le whisky disparurent en une seconde ; il était aussi pâle que lorsque je lui avais ouvert la porte. Avec bien des hésitations, il m'avoua que, le matin même, son ange gardien – c'est ainsi qu'il nommait la voix de l'inconnue qu'il était, entre parenthèses, le seul à entendre,... mais passons... - donc, que son ange gardien lui avait annoncé qu'il faisait partie de la prochaine fournée des disparus. Mais elle ignorait dans quelle catégorie : "éprouvés" ou "réprouvés" ? J'ai évidemment éclaté de rire, je me suis moqué de lui en le traitant d'enfant naïf qui croit aux contes de fée. Rien n'y a fait, et il m'a demandé le plus sérieusement du monde de venir après sa disparition dans son appartement afin de m'assurer de l'existence d'une odeur, agréable ou déplaisante, peu importe ; mais, il fallait une odeur pour n'être pas un damné éternel. Afin d'avoir la paix, je lui ai promis tout ce qu'il a voulu, et il est reparti, rasséréné. Quant à moi, vous comprenez que j'oubliais très vite ces absurdités pour m'occuper de choses sérieuses. Les exigences de ma profession m'obligèrent à m'absenter quelques jours. Et quand, je suis revenu, il avait disparu. Ça, vous le savez, monsieur l'inspecteur, puisque vous enquêtez sur ce... comment dire ?... sur cet effacement inexplicable. Dès que j'ai appris la nouvelle, je me suis précipité à son domicile. Malheureusement, vous aviez mis les scellés, et je n'ai pas pu y pénétrer. Alors, monsieur l'inspecteur, il faut absolument que je sache, et c'est vous qui pouvez me rassurer. Dites-moi : quand vous êtes entré chez mon ami, avez-vous senti une odeur, même très légère ou même détestable ?

- Non.

- Oh, mon Dieu ! Réfléchissez ! C'est très grave, ce que vous me répondez là ! Cela voudrait dire que Gautier...

- Je suis désolé. Mais non, je n'ai senti aucune odeur... Si vous le voulez bien, revenons, cher monsieur, à la réalité, et laissons toutes ces fariboles. C'est moi qui interroge, et non pas vous ! Je vais avoir à demander un complément d'information vous concernant. Veuillez passer dans la pièce voisine ; deux messieurs viendront vous poser quelques questions, cela ne sera pas long.

X

- Alors, chef, terminé ? Vous en avez terminé avec ce zozo ? Il est sorti de votre bureau complètement effondré ! Qu'est que vous lui avez dit pour qu'il soit dans un état pareil ?

- Zozo, ça, tu peux le dire ! Il est complètement maboul, oui ! Ou alors, il est drôlement fortiche ! Ses histoires de disparus, ça m'a quand même foutu le bourdon ! Mais je téléphone aux psys pour qu'ils l'examinent avant que je l'envoie chez le juge.

- Les disparus ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Trop long à t'expliquer. Et puis, trop barjot ! Tiens, un seul exemple : il m'a supplié de lui dire si, en entrant dans l'appart de son copain, j'avais senti une odeur ! Il paraît que c'était super important.
- Et alors ? Vous avez senti quelque chose ?
- Eh, patate ! Comment voulais-tu que je sente quelque chose avec le rhume que je tiens !